

Les secrets de famille de la civilisation nucléaire

à propos d'un livre de Jean-Marc Royer

Claude Stern

Note liminaire:

Lors de la préparation de ce numéro, l'idée d'un article sur le secret nucléaire a semblé pertinente à l'ensemble des membres de la commission de rédaction. Pour traiter ce point, l'un d'entre nous a choisi de rédiger une recension étoffée d'un ouvrage dense et audacieux, Le monde comme projet Manhattan. Des laboratoires du nucléaire à la guerre généralisée au vivant, publié en 2017 aux éditions Le passager clandestin par Jean-Marc Royer. L'auteur, ingénieur de l'École nationale de l'aviation civile, ex-cadre supérieur d'Aéroport de Paris et ex-dirigeant du Sictam CGT d'Orly a été formé à la sociologie, à la psychanalyse et à l'histoire. Il s'est penché pendant une dizaine d'années sur des documents originaux déclassifiés consultables sur le site National Security Archive afin de faire la lumière sur les coulisses et la logique du projet Manhattan, laboratoire de la bombe atomique mais aussi incarnation exemplaire, selon lui, de la barbarie inhérente au « mode de connaissance scientifique » dont il fait le revers du « mode de production capitaliste ».

La lecture d'une première mouture de la recension a suscité de vives discussions au sein de la commission, d'aucuns ciblant des erreurs factuelles ou des interprétations historiques ad hoc chez l'auteur, là où d'autres s'interrogeaient sur les conclusions philosophiques voire métaphysiques que l'auteur tire de son enquête au cœur du secret nucléaire. Il nous a donc semblé plus juste, à la fois pour refléter la dimension collective de notre travail et pour rendre justice à la force des thèses de Jean-Marc Royer, d'écrire une deuxième mouture du texte, présentée ci-dessous, qui incorpore les diverses strates d'objections que la recension initiale s'était attirées, tout autant que les divergences entre nous sur tel ou tel point. En ce sens, le texte qui suit se veut une œuvre collective mais pas unanime (raison pour laquelle il est signé d'un pseudonyme), d'ailleurs vouée à se poursuivre, puisqu'il serait élégant de proposer à Jean-Marc Royer un droit de réponse dans un prochain numéro de Réfractations.

« **N**OUS NE SOMMES PAS À ENCORE À L'ÉPOQUE HEUREUSE OÙ NOUS pourrions enfin nous dispenser d'être outranciers et d'exagérer: nous ne sommes pas encore à l'époque de la sobriété. » L'avertissement lancé par Günther Anders dans le premier paragraphe de son essai *Sur la bombe et les causes de notre aveuglement face à l'apocalypse* (1956) correspond assez bien à la manière dont Jean-Marc Royer conduit sa réflexion dans son ouvrage *Le monde comme projet Manhattan*. S'inscrivant à l'évidence dans le sillage du philosophe de l'ère nucléaire, il cherche à dessiller notre regard sur une réalité selon lui minimisée et refoulée, abondant parfois dans l'outrance et les déclarations glaçantes. Il s'agit pour lui de montrer, au fil de trois parties d'inégale ampleur et d'une teneur tout à fait différente, comment ce qui s'est joué dans le secret du Complexe militaro-industriel américain a affecté irrémédiablement nos vies actuelles, au point de représenter un véritable basculement civilisationnel. L'auteur procède d'abord à une enquête précise sur les villes secrètes du projet Manhattan et les coulisses des bombardements de Hiroshima et Nagasaki, suivie d'une mise au point sur les conséquences occultées du désastre de Fukushima. Il s'appuie pour ce faire sur la traduction du rapport adressé à la Diète japonaise par une commission d'enquête indépendante. Dans les deux cas, Royer constate le même penchant « négationniste » (le mot, évidemment ambigu, est utilisé à dessein, nous verrons pourquoi) chez les gouvernants, dans les médias et dans l'opinion, autrement dit la même volonté de passer sous le tapis la manifestation la plus claire du penchant morbide d'une civilisation animée par un fantasme de toute-puissance largement déterminé par le « mode de connaissance scientifique ».

LE PROJET MANHATTAN : UNE HISTOIRE SECRÈTE

Pour l'auteur, l'ère nucléaire ne signifie pas seulement l'entrée de l'humanité dans le « temps de la fin » (pour reprendre une expression d'Anders). Elle représente le point culminant d'une civilisation qui, désormais (soit depuis 1945), assumerait délibérément, selon un but avéré et des stratégies éprouvées, la continuation d'une « guerre généralisée contre le vivant », en d'autres termes l'administration massive de la mort, qu'il s'agisse de l'extinction des espèces, de la pollution, de l'inflation des maladies dans une civilisation où

les niveaux de radioactivité ne sont jamais clairement identifiés, de la survie consumériste dans l'univers de la marchandise, recommandant l'esclavage bien réel à l'autre bout du monde de « superflus » travaillant à extraire les matériaux de nos gadgets technologiques. Pour tenter de lever le voile sur cet imaginaire de mort désormais banalisé, l'auteur s'intéresse tout d'abord à l'histoire secrète du projet Manhattan, mené dans la plus grande confidentialité par le complexe militaire, industriel et scientifique américain pendant quatre ans, de 1941 à 1945.

Dans les détails que Royer présente sur l'origine et le fonctionnement de cet ensemble de 32 sites secrets réunissant la fine fleur des scientifiques et ingénieurs de l'époque, une chose retient immédiatement l'attention : la plupart des grandes entreprises encore actives aujourd'hui, et symboles non seulement de l'hégémonie américaine mais encore des ravages sociaux et écologiques du capitalisme, s'investissent dans le projet. On y trouve donc Monsanto, Union Carbide, Westinghouse, Bell Telephone Laboratories, General Electric Company, Kodak, etc. L'auteur tient là (à tort ou à raison, il faudra y revenir) un argument fort pour soutenir la *continuité structurelle* entre les laboratoires de la « figure de la mort la plus terrible que l'humanité ait jamais inventé » et l'état actuel de la civilisation capitaliste, en son centre comme en sa périphérie (mais sous des dehors évidemment différents dans les deux cas), comme si, à l'image de ce que Anders disait des essais nucléaires, c'était désormais le monde entier qui était devenu un laboratoire.

Il signale dès lors qu'au sein du Complexe (militaro-industriel) reposant sur ce qu'il nomme la Triple Alliance de l'industrie, de l'Armée et de la science (mais quelle « science », serait-on déjà tenté de répondre face à une telle assignation en bloc), le pôle industriel et militaire prit les rênes du projet, puisque les chercheurs, aussi brillants fussent-ils, furent laissés en dehors du contrôle des opérations au profit des militaires (le général Leslie Groves) et des grands industriels. Une part du secret inhérent à ce projet a donc tenu à cette manière de le piloter, le commandement militaro-industriel le plaçant à l'abri de toute contestation future de la part des scientifiques et des universitaires. Néanmoins, il paraît surprenant que l'auteur, prenant acte de cette mise à l'écart des scientifiques au sein des instances de contrôle du projet Manhattan, consacre dans le même temps de nombreuses analyses à charge

pour les scientifiques impliqués dans les divers sites, qu'il s'agisse d'Oak Ridge (dédié à la production d'uranium enrichi) ou de Los Alamos (laboratoire de recherche sur la bombe). L'auteur soulève à ce propos un point de controverse historique. À ses yeux, en effet, si la plupart des physiciens qui avaient incité depuis 1939 l'Angleterre puis les États-Unis à développer l'arme nucléaire pensaient sincèrement servir une « noble cause », en l'occurrence la lutte contre l'Allemagne dont on supposait qu'elle menait des recherches semblables, il ne pouvait plus en aller de même dès 1944. Arguant d'un témoignage de Josef Rotblat (physicien à Los Alamos jusqu'à la fin de 1944 et futur fondateur, en 1957, du mouvement Pugwash pour la réduction des dangers de conflits nucléaires), indiquant que le général Groves demanda en 1944 au physicien britannique James Chadwick lors d'un *after dinner* donné aux scientifiques de haut niveau « s'il avait bien compris que le but fondamental du projet Manhattan était de circonscrire les Soviétiques », Royer conclut : « au moins à partir d'août 1944, tous les scientifiques de Los Alamos savaient qu'ils ne travaillaient plus contre les nazis mais contre les Soviétiques, et surtout pour imposer la puissance politique des États-Unis au reste du monde ».

Dans ces conditions, Royer aborde sans détour la question difficile : comment des individus parmi les plus brillants du temps, sachant pertinemment qu'ils ne travaillaient plus qu'à l'accomplissement des volontés hégémoniques d'une superpuissance internationale, en lieu et place de la défense de la « civilisation » face à la barbarie nazie, ont-ils pu redoubler d'engagement dans les divers sites clos du projet Manhattan ? Il appartiendra au lecteur de statuer sur les réponses proposées par Jean-Marc Royer, lesquelles tranchent assurément dans le vif. Pourquoi, contrairement à un Josef Rotblat, la plupart des scientifiques impliqués dans le projet ont-ils continué à faire le sale boulot ?

« Dans tous les récits de souvenirs de Los Alamos, souligne l'auteur, perce ce sentiment d'avoir vécu une expérience "exaltante", hors du commun, dans un entre-soi fortement intégrateur, très élitaire, au service d'un but suprême - faire reculer les frontières de l'ignorance -, une recherche dont la forte abstraction permit le refoulement du crime, bien concret celui-là, qu'ils étaient en train de mettre au point. »

En somme, l'imaginaire de la connaissance scientifique sans limites et la volonté de créer l'engin le plus perfectionné pour la tâche qui lui était assignée — en l'occurrence entraîner une mort massive — auraient été les forces motrices de ceux qui ont continué à présenter leur travail à Los Alamos comme une "formidable aventure intellectuelle".

En analysant ainsi l'asservissement des scientifiques à un idéal consistant à repousser perpétuellement les limites du savoir, idéal les plongeant dans une « apnée morale profonde », Royer apporte-t-il de l'eau au moulin d'un certain obscurantisme « postmoderne » appelant à restreindre les prétentions de la raison, cet outil d'oppression ? Verse-t-il dans la confusion des ordres, peinant à reconnaître que s'il y a bien un domaine où la notion de limite ne s'applique pas, c'est le champ de l'investigation scientifique et de la connaissance de la matière, laquelle ne préjuge d'aucune de ses éventuelles applications techniques ou politiques ? Ou bien, définitivement, contribue-t-il à démystifier les prétentions du « mode de connaissance scientifique » à organiser l'essence même de la vie sociale en Occident depuis bientôt plus de 150 ans, tentative qui, ainsi formulée (mais qui s'efforce de rester fidèle notamment à la dernière partie du livre), paraîtra sans doute exorbitante à beaucoup ?

De telles questions demeurent après lecture, mais Royer va encore plus loin dans son ouvrage, écornant notamment la figure de Robert Oppenheimer, le maître d'œuvre du laboratoire de Los Alamos soumis après guerre à un traitement de faveur sous le macarthysme, alors qu'il militait internationalement pour un contrôle mondial de l'armement nucléaire. Mythologie recomposée *a posteriori*, énonce l'auteur, pointant l'implication d'Oppenheimer dans le Comité de la cible, une commission formée de quatre physiciens (Enrico Fermi, Arthur Compton, Ernest Lawrence et Oppenheimer, donc) à laquelle s'était adressé le Comité intérimaire, comité secret créé à l'initiative des membres du Projet Manhattan par le secrétaire d'État à la guerre Henry Stimson afin de délibérer sur l'emploi de l'énergie atomique. En s'appuyant sur un compte rendu d'une réunion du Comité de la cible rédigé le 12 mai 1945 et adressé à Groves, Royer montre de façon irréfutable (semble-t-il) que les membres du Comité - et Oppenheimer au premier chef - ont *délibérément* évacué les options présentées par le Comité intérimaire

(comme celle de lâcher une bombe à titre d'essai, pour une démonstration de puissance, dans une zone dépeuplée) et justifié au contraire la nécessité d'obtenir le plus grand effet psychologique possible sur les Japonais et d'entraîner immédiatement une reconnaissance internationale de l'importance de l'arme à partir du moment où sa nature serait dévoilée. Il s'agissait donc, sans doute aucun, de provoquer le plus de morts possible et de sidérer les survivants et l'opinion mondiale par une terreur jusqu'alors inconnue.

On dira peut-être que se récrier contre de telles décisions, à l'instar de Jean-Marc Royer, revient à nier le déroulement pragmatique d'une guerre, où il est nécessaire, face à des ennemis aussi puissants que l'Allemagne et l'Union Soviétique, de tramer des opérations militaires dans le secret et la clandestinité. Dès la fin de la guerre, dans un autre contexte, Oppenheimer s'est ainsi engagé dans une tout autre direction. Mais précisément, l'auteur considère que ce retournement, procédant à la mythification du scientifique contrit, participe du *refoulement* propre à l'ère nucléaire ainsi qu'à la *mystification* de l'opinion publique. Et force est de constater, pour en terminer avec la figure d'Oppenheimer, qu'il n'a pas agi comme l'ont fait un Josef Rotblat ou un Leo Szilard, membre lui aussi du projet Manhattan. Le 17 juillet 1945, ce dernier adressa au président Truman une pétition pour empêcher l'emploi de l'arme nucléaire ayant recueilli 69 signatures à Chicago. Il chercha à obtenir le soutien des chercheurs d'Oak Ridge et de Los Alamos, mais sa tentative fut précisément bloquée par Oppenheimer qui refusa de faire circuler la pétition. Un témoignage du scientifique Edward Teller (le « père » de la bombe H) renseigne sur la position du directeur scientifique de Los Alamos. Oppenheimer

« estimait qu'il était inapproprié de la part d'un savant d'utiliser son prestige pour faire des déclarations politiques. Il me fit valoir en termes flamboyants le profond sérieux, la sagesse avec lesquels ces questions étaient traitées à Washington. Notre destin était entre les mains des hommes les plus intelligents et les plus lucides de toute la nation. Et ils disposaient d'informations qui n'étaient pas en notre possession. » (cité dans Michel Rival, *Oppenheimer*, Points Seuil)



Si tel est bien le cas, alors au moins à partir de son analyse des coulisses du projet Manhattan, Royer se trouverait justifié à évoquer à la fois une *organisation internationale du secret et une falsification historique sans limites d'un projet morbide à l'échelle d'une civilisation*. Ces deux aspects reviennent sans cesse dans l'ouvrage pour qualifier l'ère nucléaire dans laquelle nous sommes entrés à la suite du premier essai atomique américain, le Trinity Test du 16 juillet 1945 à Alamogordo au Nouveau-Mexique. Une ère de récits mystificateurs, de l'idée d'une bombe « propre » jusqu'aux affirmations tout bonnement *négationnistes* (selon l'expression de l'auteur) prétendant que l'engin de mort ayant rasé Hiroshima participait d'un bombardement pour la paix, en passant par la conférence de presse de Leslie Groves tenue le 29 septembre 1945 dans laquelle il déclara que « personne, autant que nous le sachions, n'a subi des blessures après le bombardement » des villes japonaises. C'est toute une *censure discrète* qui fut ainsi mise en place par les États-Unis (avec l'aval des autorités japonaises) pour taire l'étendue des retombées radioactives. Du reste, la seule image de l'explosion largement partagée, celle du champignon nucléaire, formé dans les airs à bonne distance d'un sol devenu invisible, accréditait l'idée d'un phénomène abstrait, en suspension, comme détaché des victimes.

En ce sens, le secret a pendant longtemps *recouvert les cendres de la mort* et continue de le faire, comme l'a montré le traitement médiatique du désastre de Fukushima.

FUKUSHIMA OU LA PÉRENNITÉ DU NÉGATIONNISME NUCLÉAIRE

Dans la seconde partie de son ouvrage, Jean-Marc Royer établit la continuité entre les débuts de l'ère nucléaire et la situation actuelle en s'intéressant au cas de Fukushima. « Désastre », dit-il, et non « catastrophe » comme les médias et les différentes autorités de sûreté se sont plu à le répéter, comme si ce qui était arrivé avait été le fruit d'un hasard malencontreux et n'avait eu aucune autre cause que la secousse sismique ou le tsunami. Désastre parce que l'opérateur Tepco, les organismes de réglementation et l'organisme gouvernemental de promotion de l'industrie nucléaire ont tous échoué à définir les exigences de sécurité les plus élémentaires (évaluation de la probabilité d'un accident, possibilité de contenir ses effets, élaboration de plans d'évacuation publiés dans le cas d'un relâchement important de radionucléides). L'accablant rapport transmis à la Diète japonaise par une commission d'enquête indépendante, ne comportant aucun parlementaire, aucun représentant de l'État ni industriel, atteste très largement ce fait. Traduit par l'auteur et inséré dans le corps du texte, ce document unique *dévoile* le système des malversations et des complicités à l'œuvre à tous les niveaux, en totale opposition par exemple au rapport de l'ASN française, avant tout préoccupée par la sauvegarde des intérêts du village nucléaire international.

À ce propos, la *conspiration du silence* avait débuté dès le 11 mars 2011 où de hauts fonctionnaires du ministère du commerce et de l'énergie britannique s'étaient entendus avec EDF, Areva et Westinghouse pour minimiser l'accident et assurer publiquement que la situation était sous contrôle. Au-delà de l'intox médiatique, ce *recouvrement spectaculaire* de la vérité, orchestré conjointement par les gouvernements, les technocrates et les multinationales, symbolise aux yeux de l'auteur le devenir même de l'être humain dans une ère de mort : compté pour rien, pur superflu, réduit à une simple « variable d'ajustement ». On touche ici au cœur du fétichisme de la civilisation capitaliste : une euphémisation de la mort, soigneusement *dissimulée* derrière divers rapports ou diverses normes de santé en tout point fallacieux, lesquels sont toujours susceptibles d'entraîner

des réactions en chaîne incontrôlables. Ainsi, l'Autorité de Sûreté Nucléaire a admis que les défauts du parc nucléaire japonais étaient aussi présents en France, ce qui suppose qu'elle s'est constamment couchée devant EDF ou Areva, le nucléaire étant symboliquement paré dans notre pays, depuis De Gaulle et la création du Commissariat à l'Énergie Atomique en octobre 1945, du prestige permettant de reconquérir l'honneur perdu lors de l'Occupation. Partout, en définitive, le même déni de l'étendue des retombées radioactives, comme pour ces malheureux marins de l'USS Ronald Reagan, un porte-avions destiné à servir de plate-forme d'évacuation et de transport pour les victimes du tsunami, qui fut le premier à être pris dans le panache de rayonnements entraînés par l'explosion du bâtiment réacteur n° 1 de la centrale de Fukushima. Pour le village nucléaire international, envoyer de jeunes marins contracter leucémies, maladies dégénératives du nerf optique et cancers divers passe au second plan. Il s'agit, encore et toujours, de se prémunir de toute répercussion politique contraire aux intérêts du Complexe.

Plusieurs problèmes méthodologiques surviennent néanmoins ici, si l'on se tient à ce que dit l'auteur. D'une part, entre la première partie du livre et cette seconde partie, nous avons pour ainsi dire affaire au passage entre le nucléaire militaire et le nucléaire civil. Il est peut-être arrivé à certains des lecteurs les plus aguerris de cette revue de soutenir, à un moment de leur vie, un nucléaire non militaire (dans les mouvements contre l'armement atomique, par exemple) même s'ils ont peut-être été amenés, par la suite, à en reconnaître la dangerosité. Ceci pour signaler que le fait que la séparation entre le nucléaire militaire et le nucléaire civil soit poreuse ne justifie pas de mettre sur le même plan l'éloge de la bombe et l'éloge de l'énergie atomique. Et cela quitte, comme le pense assurément Jean-Marc Royer, à considérer que ceux qui soutiennent encore la seconde ne sont que les idiots utiles d'un projet massivement morbide. D'autre part, il faudrait se mettre au clair sur le rapport à la mort tel qu'il est présenté par l'auteur. Car on pourrait tout aussi bien dire que lorsqu'on tient à minimiser les effets mortels du nucléaire, à les garder *secrets*, c'est bien qu'on ne fétichise pas la mort et qu'on sait qu'elle suscite l'horreur de cette société bien plus que dans beaucoup d'autres cultures où elle est mieux acceptée. Ces discussions cruciales,

à la croisée de la philosophie politique et de la métaphysique, nous conduisent à l'examen de la dernière partie du livre, à coup sûr la plus problématique.

LA MORT ÉROTISÉE OU LE REFOULEMENT DE L'ESSENCE DE L'ÈRE NUCLÉAIRE

La dernière partie de l'ouvrage, la plus longue, s'efforce d'élargir les enseignements critiques du fonctionnement du projet Manhattan et des suites de Fukushima à une échelle fort ambitieuse mais sans doute démesurée: celle de l'Occident lui-même (l'« Occidentalie », dit Royer, englobant ainsi les États du Centre de la civilisation capitaliste mais également leurs périphéries acquises à l'*american way of life*), dont il s'agirait de débusquer, dans une sorte de psychanalyse collective, les secrets de famille. Premier secret de famille, refoulé sous plus de soixante années de *négationnisme* nucléaire: la dimension intrinsèquement criminelle du bombardement de Hiroshima et Nagasaki, crime contre l'humanité jamais reconnu comme tel et pourtant strictement contemporain de Auschwitz-Birkenau. Dans la préface de l'ouvrage, la sociologue Annie Thébaud-Mony insiste sur l'apport de la réflexion de Jean-Marc Royer en ce sens, « convaincue que "tant que la qualification juridique, sociologique ou anthropologique du crime de masse n'est pas pleinement reconnue, tant qu'elle n'est pas devenue un champ de l'histoire et du politique dont l'ensemble de la société peut se saisir, c'est un terrible fardeau que les survivants doivent porter seuls sur leurs épaules jusqu'à leur propre disparition et qu'ils laisseront en héritage morbide aux générations à venir" ». Sur un plan strictement définitionnel, Royer justifie l'utilisation du qualificatif « crime contre l'humanité » en rappelant l'orientation du projet Manhattan une fois acquise la certitude de ne plus lutter contre l'Allemagne (en 1944) et les stratégies délibérées du Comité de la cible pour frapper de terreur la population japonaise et l'opinion mondiale. À ses yeux, le bombardement de Hiroshima et de Nagasaki correspond en effet à un crime « commis au nom d'un État pratiquant une politique d'hégémonie idéologique ». Pour autant, il est permis de se demander si la qualification de « crime contre l'humanité », tout comme l'accusation de « négationnisme » à propos des effets des radiations, n'entrent pas dans une stratégie rhétorique frauduleuse de *reductio ad Auschwitz*, comme s'il fallait attirer l'attention *par ce biais-là* pour que la critique soit prise au sérieux. Sur

ce point, l'auteur ouvre la voie à une interprétation à très grands traits de l'histoire récente, où le dévoilement de secrets de famille encombrants prend l'aspect de généralisations vertigineuses.

Ainsi du deuxième secret de famille de l'Occident, l'érotisation de la mort, révélé de manière symbolique par cette photographie proprement hallucinante prise le 8 avril 1951 lors de l'opération Greenhouse sur l'atoll d'Enitewok des îles Marshall, où l'on voit divers officiels du Complexe militaro-industriel se délecter, tranquillement assis sur des transats et chaussés de lunettes de soleil, du spectacle d'une explosion quatre fois supérieure à celle qui avait détruit Nagasaki. La thèse devient ici beaucoup plus difficile à cerner, la mort elle-même, à l'instar des grands tableaux de psychologie collective élaborés par Freud à partir des années 1920, étant élevée au rang de soubassement imaginaire de la civilisation capitaliste. Les questions se bousculent alors : si nous vivons dans une civilisation qui, comme le suggère Royer, non seulement produit la mort comme un de ses effets, mais la recherche délibérément comme une source de jouissance à la fois narcissique et perverse, dans une tendance à l'autodestruction, alors pourquoi prendrait-on la peine de la cacher, comme lorsque l'on *camoufle* l'étendue des radiations ou que l'on *néglige* d'informer sur les quantités admises légalement (l'auteur signale à plusieurs reprises qu'un seul scanner abdomino-pelvien expose actuellement à l'équivalent de la dose maximale *annuelle* admise pour un travailleur du nucléaire en France)? À cela, l'auteur répondrait précisément que l'érotisation, autrement dit la transformation de la mort en spectacle esthétique - comme lorsqu'on s'efforce d'améliorer le type moyen en sélectionnant les naissances au moyen des techniques eugénistes agitées de nouveau aujourd'hui par le courant transhumaniste, ou lorsqu'on enrobe la marchandisation intégrale de la vie et l'extractivisme forcené du nom de « Trente Glorieuses » - condense à la fois la recherche de la mort et sa dissimulation socialement acceptable. On peut néanmoins se demander si, à l'instar des puissantes théories des auteurs de la critique de la valeur, dont il se déclare proche, Royer ne pêche pas ici par excès spéculatif. Dans sa recension du livre d'Anselm Jappe *La société autophage*, intitulée « Bien aimable à vous, M. le professeur » et parue sur le site de *À contretemps*, Basile Rosenzweig a bien montré comment la tentative d'établir les fondements du narcissisme autodestructeur de la civilisation capitaliste

dans la philosophie du sujet cartésien ou dans le kantisme s'expose nécessairement à des raccourcis et des omissions énormes dans les corpus concernés. Toutes proportions gardées, il pourrait en aller de même de la dernière partie du *Monde comme projet Manhattan*, avec sa focalisation sur la mort érotisée. Il n'est pas sûr, par ailleurs, que l'auteur en devienne plus convaincant en mentionnant que Freud, isolant dans les années 1920 une « pulsion de mort », était passé à côté d'une découverte encore plus décisive en la biologisant au lieu de l'*historiciser* pour la rapporter à la dynamique absurde d'une civilisation vouée à la croissance sans limite de la masse de valeur.

Ce point permet de lever le troisième secret de famille de l'Occident. Si Freud lui-même a peiné à historiciser la tendance morbide de la civilisation occidentale de la deuxième moitié du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, c'est qu'il demeurait captif de l'imaginaire des sciences expérimentales de la nature, incapable par essence de rendre son dû au vécu historique, et voué à transformer tout ce qui est vivant en abstraction morte. C'est la thèse majeure de Royer, qui s'inscrit tout à fait dans la ligne de l'« antimodernité radicale » qu'appelait de ses vœux Robert Kurz dans un texte intitulé *Sanglante raison*: le « mode de connaissance scientifique » n'est que l'envers d'une médaille dont l'avert est le « mode de production capitaliste », les deux conspirant à créer un univers entièrement abstrait, où tout va du même au même, l'argent lui-même n'étant en définitive rien d'autre qu'une quantité indéfiniment transformable. N'ignorant pourtant pas l'histoire longue du capitalisme, que certains auteurs, comme Lewis Mumford dans *Technique et civilisation*, faisaient remonter à une période comprise entre le XIV^e et le XVI^e siècle avec l'invention de l'horloge, Royer choisit les années 1850 comme moment matriciel de la séquence qui trouve son sens définitif dans Hiroshima et Nagasaki. Les années 1850, et plus précisément 1859, où la parution de *L'origine des espèces* va entraîner, bien au-delà des intentions de Darwin lui-même (comme Kropotkine sera un des premiers à le reconnaître avec toute l'objectivité requise) des reprises en direction de projets de remodelage de la société, avec le darwinisme social et l'eugénisme de Galton. Mais sur cette base, Royer poursuit très vite vers une généralisation sidérante: la rationalité scientifique et calculatrice, celle du « mode de connaissance scientifique » ainsi compris,

serait par elle-même transgressive : elle contiendrait en elle l'abolition de tout interdit fondateur. En somme, à partir de ces années-là, au nom de la science, il fut désormais permis de sélectionner, d'éliminer, de se débarrasser des indésirables. Le mode de connaissance scientifique, creuset de l'inhumanité, octroya un permis de tuer en attendant de traiter tout humain, dans les sociétés soumises à la gestion scientifique appelée *management*, comme une « variable d'ajustement ».

Cette généralisation est *sidérante*, disions-nous, car elle empêche d'effectuer une distinction que l'auteur lui-même semble partager si on lit correctement l'avertissement placé en tête de l'ouvrage. Il y définit le « mode de connaissance scientifique », élaboré au second XVI^e siècle, comme une institution qui va se cristalliser au milieu du XIX^e siècle, « lorsque la preuve expérimentale, la validation par les pairs dans des congrès internationaux et les revues scientifiques à comité de lecture » s'imposent. C'est ce système institutionnel, voué à une « exploration intime de la matière » a priori illimitée, qui va donner naissance au nucléaire, que Royer qualifie de « fils aîné de la science du XX^e siècle » (en l'occurrence de la relativité et de la physique des particules). Mais ce système institutionnel ne recouvre pas nécessairement la définition de la science comme développement de plus en plus fin des potentialités de connaissance de la subjectivité humaine, ce que le tant honni Descartes appelait son *ingenium*. L'auteur ne semble pas nier qu'il ne s'agit pas de la même chose, mais force est de constater que la gravité du propos brouille en définitive la distinction. Ainsi, lorsqu'il évoque la notion de technoscience, largement critiquée par des auteurs auxquels lui-même se réfère, comme Castoriadis (dans le texte « Voie sans issue ? » in *Le monde morcelé*) ou Michel Henry (dans *La barbarie*), Royer récuse une distinction que ces derniers maintenaient : à ses yeux, on a bel et bien l'impression qu'il reste illusoire de s'en tenir à une critique de la technoscience, car derrière elle c'est la science elle-même qui nous mène à la mort. Le mode de connaissance scientifique, dit Royer, est depuis plus de 150 ans « confortablement tapi » derrière les réalisations techniques de ladite « technoscience », ce qui le met à l'abri de toute critique. Est-ce qu'à vouloir à toute force éviter les critiques tronquées en poussant la radicalité jusqu'à l'extrémisme, on ne se repaît pas simplement dans l'outrance ? D'une certaine manière, la « révolte de la

vie face au gouvernement de la science » prônée en son temps et « jusqu'à un certain point » par Bakounine (dans ses *Considérations philosophiques sur le fantôme divin, sur le monde réel et sur l'homme*) paraît bien plus claire en ses fondements: le révolutionnaire russe n'hésitait pas, lui non plus, à mentionner que la science repose dans sa pratique même sur l'abstraction de la réalité sensible (le naturaliste qui dissèque un lapin n'a affaire qu'à un lapin *en général*, la pure ombre fixée d'un être vivant, tout comme la science ne se préoccupe que d'ombres de ce genre) mais *précisément*, il acceptait ce processus d'abstraction *dans le champ préalablement délimité par la science*, qui effectivement ne peut tirer aucune connaissance du lapin singulier sans effectuer une généralisation, sans subsumer ce cas sous une généralité. C'est lorsque la science prétend légiférer hors de ce champ que les difficultés commencent. Par conséquent, si Jean-Marc Royer en appelait dans sa critique à une science clairement consciente des limites de son champ de recherche, et vouée à *l'intérieur de ce domaine* à poursuivre un savoir idéal, alors les objections présentées ci-dessus tomberaient. Le problème est que son maniement de la notion de « mode de connaissance scientifique » n'ouvre pas vers cette clarté. À moins que désormais, et en tout domaine de recherche (à la différence de l'époque de Bakounine) il soit devenu à ce point impossible de séparer les motivations potentiellement désintéressées des scientifiques des institutions dans lesquelles ils travaillent qu'il ne vaille même plus la peine de le signaler au lecteur.

Hypothèse de la négligence, donc, qui ne lève pas pour autant l'ambiguïté des remarques finales de l'auteur concernant la dimension « biocidaire » de la raison instrumentale, vouée à soumettre la politique et l'économie pour perpétrer une *guerre intégrale au vivant*. Il s'agit du dernier secret de famille exhumé sous les décombres de Hiroshima. Ici encore, on peut s'interroger sur les effets potentiellement paranoïaques, ou disons, sur les « réactions en chaîne » induites par la confrontation au secret nucléaire. La *culture du secret* n'engendre-t-elle pas ses propres interprétations critiques outrancières? En effet, s'il s'agit bien d'une guerre, il faudrait évoquer un projet concerté de la part de multinationales (Monsanto par exemple) qui délibérément expulsent les paysans de leurs terres, pratiquent le *land grabbing* ou exploitent les esclaves de seigneurs de guerre dans des mines de métaux

rare à ciel ouvert, dans le *but* de faire du profit. Le problème de cette lecture, en grande partie vraie, est qu'elle ne se situe pas à la hauteur de la lecture de la crise en cours que Royer partage par ailleurs, c'est-à-dire celle de la critique de la valeur. Selon cette lecture en effet, par-delà les agents du système capitaliste mondial, c'est essentiellement la logique structurelle du « sujet automate » de l'accumulation capitaliste qui se propage et produit des *effets* de dévoration et de destruction. Des *effets* donc, et non pas des *buts* intentionnellement poursuivis par des agents belliqueux. Que cela ne change rien à l'affaire en bout de chaîne n'est pas la question déterminante ici. C'est plutôt qu'en recourant à un registre sémantique inadéquat, l'auteur engonce sans doute son propos dans une emphase qui en atténue la pertinence.

Alors que nous vivons selon Jean-Marc Royer le moment où le capitalisme a rejoint son essence pour mettre désormais en question la survie de toutes les espèces, les ressources même de la raison semblent selon lui bien faibles pour faire face à ce qui nous attend. À la lecture du *Monde comme projet Manhattan* et de son dévoilement des secrets de famille de la civilisation nucléaire, on a l'impression que la possibilité d'une science « humaine » et « humanisante », détachée des puissances de destruction se ramène désormais à une simple chimère. Il n'est plus temps, semble-t-il, d'espérer en un sursaut réflexif par lequel la raison, effrayée à la vue de sa dégénérescence instrumentale, saurait se rassembler sur la voie de l'émancipation. Selon nous, il n'est pourtant pas certain que ce programme critique, qui était celui d'Adorno et Horkheimer, et que Murray Bookchin a largement documenté dans *The Ecology of Freedom*, soit hors d'usage. En se combinant au meilleur de la critique romantique de la modernité (que prise Jean-Marc Royer), il se pourrait bien qu'il offre la voie ténue pour sortir de la crise de civilisation dans laquelle, assurément, le capitalisme nous a embarqués. Puisse cette recension critique inciter les lecteurs à s'orienter dans cette direction.

Claude Stern